This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

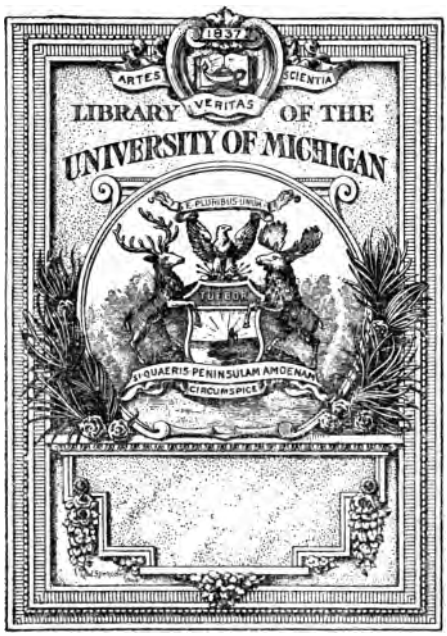
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 986,164

1..50


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

UN POÈTE NANCÉIEN OUBLIÉ

EUGÈNE HUGO

EUGENE HUGO.

Collection Lucien WIENER, Nancy.

UN POÈTE NANCÉIEN OUBLIÉ

EUGÈNE HUGO

AVEC SON PORTRAIT

PAR

ALEXANDRE DE ROCHE DU TEILLOY

(Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1901-1902.)

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie

18, RUE DES GLACIS, 18

1902

UN POÈTE NANCÉIEN OUBLIÉ

EUGÈNE HUGO

PAR M. ALEXANDRE DE ROCHE DU TEILLOY

Le centenaire de Victor Hugo devait appeler l'attention sur sa famille si mal connue. Non seulement, il fallait rectifier des erreurs de dates, de faits, mais détruire mainte légende accréditée par des gens qui se piquaient d'être bien informés, souvent consacrée par le poète lui-même. La patiente et impitoyable sagacité de M. Edmond Biré, à qui je dois tant, eut de la peine à suffire à cette tâche : il a dû même parfois se reprendre et se corriger. D'ailleurs, la vivacité passionnée de ses polémiques semble enlever quelque peu à la sûreté de ses investigations la confiance qu'elles méritent. Un de ceux qui auront le mieux contribué à éclaircir ces mystères, est un professeur de l'Université de Nancy, M. Albert Collignon, dont la consciencieuse érudition est si appréciée de ses collègues de l'Académie de Stanislas.

Dans un substantiel article anonyme de l'*Est républicain* du 28 janvier 1902, intitulé : « Les origines lorraines de Victor Hugo », le « Vieux Nancéien » s'est hâté de rappeler, je dirais presque d'apprendre à ses lecteurs, que

132445

le second fils de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, Eugène, naquit à Nancy, le 29 fructidor an VIII (16 septembre 1800 et non 1801, comme l'ont imprimé Ludovic Lalanne et Vapereau). Son acte de naissance fut dressé le lendemain, par Bouteiller, adjoint au maire, en présence de André-Urbain Décomble, caissier de la recette d'arrondissement, et de Julie Hugo.

Copie exacte de l'acte de naissance de Eugène Hugo, faite sur les registres de l'état civil de la ville de Nancy.

Aujourd'huy (*sic*), trente fructidor an huit de la République française une et indivisible, à trois heures de relevée, par devant moi Jean Hyacinthe Bouteiller, adjoint au Maire de la ville de Nancy, chargé de recevoir les actes destinés à constater les naissances, mariages et décès des citoyens, est comparu en la maison commune Joseph Léopold Sigisbert Hugo, chef de bataillon à la Vingtième demie (*sic*) brigade d'infanterie de ligne, adjoint à l'État Major général de l'armée du Rhin, domicilié en cette ville, rue Bénezet[1], lequel assisté des citoyens André Ur-

1. D'après l'*Annuaire du citoyen pour le département de la Meurthe,* an XI, la rue Bénezet était la rue « qui conduit de la place de Grève à la Pépinière par-dessus la Porte du Peuple », c'est-à-dire la rue de la Pépinière actuelle.

Bénezet était issu d'une famille française chassée par la Révocation de l'Édit de Nantes ; né à Londres en 1713, il se retira en Amérique, se fit quaker pour se vouer à l'instruction, à l'éducation et à l'émancipation des nègres, écrivit plusieurs ouvrages, et mourut à Philadelphie en 1784.

Charles Courbe, dans *Les Rues de Nancy,* indique que la mouvance des deux maisons qui composent le n° 29 actuel de la rue des Maréchaux (maison natale du général Hugo) et les n°s 14 et 16 de la rue de la Pépinière, ne remonte pas au delà du XVIIe siècle. Entrant par le n° 29 de la rue des Maréchaux, et traversant une cour par un escalier tortueux, presque mystérieux, je suis ressorti par le n° 16 de la rue

bain Décomb'e, agé (*sic*) de vingt-neuf ans, Caissier de la recette d'arrondissement, domicilié rue (*sic*) impasse des Écoles, et Julie Hugo, agée de vingt neuf ans, domiciliée rue des Maréchaux, a déclaré à moi Jean Hyacinthe Bouteiller que Sophie Françoise Trébuchet son épouse en légitime mariage est accouchée à Nancy, en son domicile, rue Bénezet, septième section, le Vingt neuf du courant à une heure du matin d'un enfant mâle qu'il m'a présenté, et au quel (*sic*) il a donné le prénom d'Eugène. D'après cette déclaration que les dits André Urbain Décomble et Julie Hugo ont certifiés (*sic*) conforme à la vérité et la représentation qui m'a été faite de l'Enfant dénommé, j'ai rédigé en vertu des pouvoirs qui me sont délégués le présent acte que Joseph Léopold Sigisbert Hugo père de l'enfant et les deux témoins ont signé avec moi après lecture faite.

Fait à Nancy en la maison Commune les an, mois et jour et heure avant dits.

Ont signé :

Julie HUGO (sans paraphe)	DÉCOMBLE (avec paraphe)	HUGO (avec paraphe)
	BOUTEILLER. adjoint (avec paraphe)	

Malgré de longues recherches faites à Nancy et à Lunéville, je n'ai pas encore pu découvrir si Eugène Hugo fut baptisé.

Le « Vieux Nancéien » a cru superflu de rappeler que ce frère, qui avait un an et demi de plus que Victor, fut

---

de la Pépinière, maison, paraît-il, célèbre à Nancy sous le nom de *La Tour de Nesle*. Si quelqu'un m'a aperçu sur ce seuil, il n'a pas pu deviner que j'avais pénétré là pour découvrir la maison natale d'Eugène Hugo. Il semble certain que le chef de bataillon Hugo logeait modestement dans le second corps de logis de sa maison natale comme le croit Charles Courbe.

aussi poète. Sainte-Beuve, M. Edmond Biré, entre autres, l'avaient bien dit, mais ce talent est resté ignoré. M. Ferdinand Brunetière, lui-même, dans les volumes récents : *Leçons faites à l'École normale supérieure* (lettres) sous sa direction[1], a laissé M. D. Mornet mêler Eugène, qu'il ne nomme pas, avec son frère aîné Abel auquel il semble attribuer seul une collaboration au *Conservateur littéraire.*

Dans sa *Biographie historique et généalogique des hommes marquans de l'ancienne province de Lorraine,* publiée à Nancy en 1829, M. Michel, juge de paix à Vézelise, qui avait, comme dirait Sainte-Beuve, « le don de l'inexactitude », à la fin d'un article sur le général Hugo ajoute : « M. le comte Hugo a deux fils, Victor et Abel, qui se distinguent dans les lettres. Victor a écrit plusieurs pièces fugitives, romantiques ; et tout récemment les *Orientales* ornées de gravures. » Eugène n'est donc pas compté parmi les *hommes marquans* de l'ancienne province de Lorraine, ou M. Michel ignore-t-il son existence ?

Relisez la longue et belle pièce que Victor Hugo a insérée, en 1837, dans *les Voix intérieures* (XXIX, à Eugène, vicomte H.), commençant par ce vers :

Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poète... ;

il y est beaucoup question de leur enfance, de leurs jeux, de Victor Hugo, surtout, mais à part le mot *poète* mis une fois pour rimer avec *tête,* pas un mot du talent poétique d'Eugène, de ses succès, de ses belles pro-

1. Paris, Hachette et Cie, 1902.

messes ! Qu'il y a loin de l'admiration que se témoignaient des frères tels que les Corneille, les Chénier, les Musset, les Goncourt !

C'est ce poète nancéien que je voudrais, Messieurs, tirer de l'oubli, en vous priant d'insérer son nom et deux de ses œuvres principales dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas,* à laquelle revient cet acte de justice. Lors même qu'Eugène Hugo n'aurait pas donné de telles espérances, il peut figurer avec honneur à côté de Saint-Lambert.

Au chapitre IV de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* il est dit que le chef de bataillon Hugo, vers 1801, fit venir à Besançon sa femme et ses deux enfants, Abel et Eugène : « Abel avait de grands yeux bleus et un teint de fille ; Eugène, lui, avait de larges épaules et de bons gros poignets. Il réjouissait l'œil par sa santé robuste ; il était de ceux dont on dit : n'ayons pas d'inquiétude, il nous enterrera tous. » Plus tard est rapportée une lettre de Léopold Hugo à sa mère, la femme du menuisier, restée à Nancy, où, parlant de ses enfants, il dit : « Eugène est celui que vous avez reçu venant au monde. Il a la plus belle figure du monde. Il est vif comme la poudre. Il a moins de disposition à l'étude, je crois, que ses frères, mais aucune mauvaise qualité[1]. » Ce jugement est-il bien exact ? Eugène, enfant, jeune homme, paraît, au contraire, n'avoir pas valu moins que

1. Les portraits d'Eugène Hugo sont extrêmement rares : je dois celui que j'ai pu tardivement reproduire en tête de cette étude, à l'obligeance de l'éminent conservateur du Musée lorrain de Nancy, M. Lucien Wiener, qui possède d'admirables collections intéressant l'histoire de notre province.

Victor. Plus loin : « Quand on voulut apprendre à lire à Victor, il se trouva qu'il le savait. » (*Joseph Bertrand en a raconté autant de lui-même*). « Il avait appris tout seul, rien qu'à regarder les lettres. L'écriture alla vite, et l'orthographe aussi. » Bien entendu ; et Eugène ? Personne n'a vanté ses progrès.

En 1811, Mme Hugo, avec ses trois fils, va rejoindre en Espagne son mari, gouverneur de Madrid, sous le règne de Joseph Bonaparte. En vue de ce voyage, il nous est assuré qu'Eugène et Victor Hugo apprirent tout seuls l'espagnol en six semaines, en n'hésitant plus que sur la prononciation.

Dans le récit des séjours à Paris, à Madrid, donné par Mme Victor Hugo, il n'est question d'Eugène que collectivement : « les enfants », quand il s'agit de leurs jeux et de leurs études. Eugène et Victor furent mis au collège des Nobles, à Madrid, tenu par des moines. Écoutons le récit de l'examen d'entrée que durent subir « les enfants ». « Il y avait sur une table des livres latins (*pas un seul grec, remarquons-le*), les mêmes que ceux des collèges français. Vu l'âge des deux frères, on leur présenta l'*Epitome*, qu'ils traduisirent couramment. On passa au *De Viris ;* ils n'eurent pas besoin de dictionnaire, non plus que pour Justin, ni pour Quinte Curce. Les deux moines étaient profondément étonnés.... De difficulté en difficulté, on vint à Virgile, où ils furent plus attentifs et moins rapides ; ils se tirèrent encore de Lucrèce, quoique péniblement, et n'échouèrent qu'à Plaute. Dom Bazile, mécontent, leur demanda qu'est-ce donc qu'ils expliquaient à huit ans ? Lorsque Victor lui répondit : Tacite, il le regarda presque avec hostilité ». Les enfants

sont donc très forts, mais Eugène qui a 11 ans, vous le voyez, l'est autant que son cadet qui en a 9. En une semaine, ils sautèrent de la septième à la rhétorique. Soyons fiers de notre petit Nancéien.

A un seul endroit, Eugène est loué personnellement, mais pour son bon cœur. Voici le fait : Eugène ayant parlé lestement d'un grand élève du collège, un de ses camarades, Belverana, furieux d'entendre traiter ainsi un Espagnol, et un Espagnol qui s'était battu contre les Français, prit des ciseaux, se jeta sur Eugène et le blessa à la joue. Eugène avait le visage tout en sang; la blessure semblait profonde. Dom Bazile renvoya Belverana du collège. Un renvoi, dans ces conditions, était une mauvaise note pour Belverana, et peut-être pour sa famille que cette querelle dénonçait comme haïssant le roi Joseph. Eugène oublia sa blessure, parla à Dom Bazile et dit que c'était lui qui avait eu le premier tort, que Belverana avait dû, étant Espagnol, défendre son compatriote insulté, et ne devait pas être puni pour cela. Et, comme Dom Bazile résistait, n'osant pas pardonner, il déclara que, si son camarade partait, il partirait aussi. Dom Bazile n'osait pas encore, mais Mme Hugo étant venue dans ce moment-là, Eugène obtint d'elle qu'elle intercédât avec lui, et Belverana resta. Victor, dit la narratrice, eut plus de rancune : longtemps après, il a vengé son frère, à sa manière, en faisant d'un des personnages les moins sympathiques de ses drames, un comte de Belverana. »

Eugène devait cette générosité à son bon naturel, car, Sainte-Beuve, et l'un des élèves de M. Ferdinand Brunetière, M. Auguste Bailly, l'ont remarqué, l'éducation de

ces enfants manqua de moralité, parce que jamais elle ne s'est montrée restrictive, et qu'elle a rejeté toute croyance et tout principe.

Ainsi, Eugène se trouve toujours intimement, trop intimement lié à Victor : « *Sic fratres Helenæ, lucida sidera* », a-t-on dit, mais à Pollux seul est assurée l'immortalité : Eugène bon garçon, bon frère, bon camarade ; rien de plus, jusqu'au jour où Sainte-Beuve, peut-être avec quelque malice, en 1831, rappela qu'Eugène, en 1818, avait gagné un prix aux Jeux Floraux, que l'émulation de Victor en fut excitée, si bien qu'il remporta lui, ensuite, deux prix, coup sur coup. Le général Hugo ayant supprimé la pension qu'il faisait à ses fils, ces pauvres enfants devaient travailler pour vivre et faire vivre leur mère.

Nous allons voir quelle était cette œuvre d'Eugène : *Ode sur la mort du duc d'Enghien*. Il ne faut ni l'exalter, ni la traiter trop sévèrement : composée d'après les procédés classiques, purement versifiée, ce n'est pas certes du Malherbe, tant s'en faut, mais elle procède de J.-B. Rousseau, de Le Franc de Pompignan et de Le Brun, comme, du reste, beaucoup d'Odes de Victor Hugo et de Méditations de Lamartine, vers 1820.

Le *Conservateur littéraire*, auquel collaboraient les deux frères, inséra cette ode dans sa neuvième livraison, en avril 1820. C'est dans ce recueil devenu très rare que l'un de mes jeunes amis, M. Jean de Ramel, a bien voulu me la copier à la Bibliothèque nationale. Elle est donc presque inédite. Voulez-vous, Messieurs, la rendre à la ville natale de son auteur, en l'insérant dans vos *Mémoires* ? Daignez aussi recueillir une autre pièce d'Eugène

Hugo, également insérée dans le *Conservateur littéraire*. Sur une indication fournie par M. Jules Claretie, dans le *Figaro*, j'ai fini par la découvrir, sur mes rayons, dans un charmant petit livre très réconfortant, chef-d'œuvre d'esprit et d'érudition, à peu près introuvable, le *Code gourmand*[1] d'Horace Raisson et Auguste Romieu, qui l'intitulent « Chanson à boire ». Ce sont les : « Stances à Thaliarque » trop librement imitées d'Horace (Odes I, IX). La forme en est très classique aussi ; le fond n'a guère rien d'original : on dirait de l'assez bon Parny ; le ton en est d'une insouciance affectée, d'une gaieté forcée, comme si l'esprit d'Eugène était déjà frappé.

Voici l'ode et les stances :

Poésie

La Mort du duc d'Enghien.

Ode couronnée, en 1818, par l'Académie des Jeux Floraux.

Dixit insipiens in corde suo : « Non est Deus ».

Porté sur le flanc des nuages,
L'ange des nuits parcourt les cieux épouvantés.
Sa voix tonnante appelle les orages ;
La foudre et l'aquilon marchent à ses côtés...
Le loup hurlant dans l'ombre a quitté ses repaires ;
Il traverse à grands pas les hameaux solitaires.
O laboureurs, réveillez-vous !
Veillez ! Veillez ! j'entends les cris de la victime.
La nuit est complice du crime ;
Le sang qu'on va verser retombera sur nous.

1. Paris, J.-P. Roret, 1827.

*

J'entends dans les forêts des cris lointains d'alarmes....
Où vont ces coursiers et ces chars?
Que cherchent ces soldats qui font briller leurs armes?
Arrêtez!... Ciel! tout fuit vers ces affreux remparts.
Seul le sinistre airain des heures
Résonne sourdement au haut de ces demeures;
Un spectre lui répond par des gémissements;
J'écoute, et loin dans les ténèbres
S'élèvent les clameurs funèbres
Du triste oiseau des monuments.

Je vois, dans Saint-Denis, une pâle lumière
Errer sur ces vieux murs si sacrés autrefois;
J'entends, au sein de la poussière,
S'agiter à grand bruit les ossements des Rois.
Échappés des sombres royaumes,
De toutes parts vers moi marchent d'affreux fantômes,
Des célestes décrets redoutables héraults (*sic*);
Leur effrayante voix retentit dans les plaines;
Ils s'arrêtent, les bras étendus vers Vincennes,
Ils chantent l'hymne des tombeaux.

Tenant entre leurs mains les ordres sanguinaires,
Des chefs se sont assis pour insulter aux lois;
Et, devant ces bourreaux, juges imaginaires,
A comparu le fils des Rois.
Noblement exilé d'une terre flétrie,
Sur les bords étrangers il suivit la patrie,
Français digne de ses aïeux:
Depuis qu'il s'est fait voir dans les champs de Bellone,
La France ose espérer, et le tyran frissonne
Sur son trône victorieux.

Les peuples se disaient: Louons la Providence;
Nous ne sommes plus sans appui,
Le glaive d'un héros veille encor sur la France...
Qu'il meure, a dit le Corse, et sa race avec lui!

Endormi sur la foi de ses traités perfides,
Le héros entouré de pièges homicides
Soudain se réveille étonné ;
Il tombe enveloppé des embûches du crime :
Un forfait l'a vaincu, que la noble victime
Rougirait d'avoir soupçonné.

Il est là, sous les yeux de ces brigands farouches,
Comme un Condé, l'œil fier, le front serein.
L'imposture et le fiel découlent de leurs bouches ;
Il sourit, muet de dédain.
Son regard poursuit leurs pensées,
Il lit l'arrêt fatal dans leurs ames (*sic*) glacées.
Leurs remords ne l'absoudront pas ;
Son cœur lui dit assez qu'il n'est plus d'espérance,
Et que l'oppresseur de la France
Ne vivra que par son trépas.

Hélas ! que n'est-il mort au milieu des batailles,
Noblement étendu sur un lit de lauriers !
Il mourra loin des camps, sous d'indignes murailles,
Comme le dernier des guerriers !
Les peuples effrayés pleureront en silence ;
Des Français oublîront (*sic*) sa cendre sans vengeance ;
Ils souriront à son bourreau !
Et long-temps (*sic*) son ombre sanglante
Sur cette terre encor de son trépas fumante,
Viendra demander un tombeau !

Cependant, à l'aspect du héros magnanime,
Étonné d'être ému par le sang innocent,
Le tribunal affreux des ministres du crime
Se tait en frémissant.
Épouvanté de ce qu'il va résoudre,
Il craint de condamner celui qu'il n'ose absoudre....

Mais le Corse a trop attendu :
Il apprend qu'on trahit sa colère inquiète ;
Il parle, et la terreur répète
L'arrêt par la justice un instant suspendu.

Ah! quand viendra le jour où l'Europe et la France
Dépouilleront leurs vêtements de deuil ?
Ce jour où de son pied l'ange de la vengeance
Frappera le colosse élevé par l'orgueil !
Des bourreaux de Louis héritier détestable,
Cache-toi, cache-toi sous ton bonheur coupable ;
Imposé par la gloire aux peuples abusés....
Tu montes pour tomber, aujourd'hui roi suprême,
Demain peut-être esclave, et seul avec toi-même ;
Pleurant sur tes sceptres brisés.

Adieu, noble amour de la gloire !
Adieu, lauriers promis à ses jeunes vertus !
Compagnons du héros si chers à sa mémoire,
Adieu, vous qu'il ne verra plus !
Assis dans les cachots d'une tour solitaire,
Il attend l'heure funéraire,
Signal des derniers attentats ;
Tranquille cependant il rêve en sa pensée
Les beaux jours d'une vie, hélas ! sitôt passée,
Et l'avenir qu'il ne craint pas.

Tristement appuyé sur ses mains valeureuses,
Le héros éleva ses regards vers les cieux ;
Et des larmes silencieuses
Malgré lui roulaient dans ses yeux.
Que faisiez-vous alors, ô toi, sa tendre mère,
Et toi, Bourbon, malheureux père ?
Peut-être un doux sommeil le mettait dans vos bras.
Dormez !... Près de sa dernière heure
C'est sur votre réveil qu'il pleure,
C'est pour vous qu'il gémit en songeant au trépas.

De ce bastion solitaire
Je vois descendre des soldats;
Un sombre flambeau les éclaire....
Je frissonne au bruit de leurs pas.
Que vois-je? ô terreur!... sans défense,
D'Enghien au milieu d'eux s'avance
Avec la fierté des héros!
La nuit prête son ombre au crime:
Tout est tranquille, et la victime
Veille seule avec ses bourreaux!

Du moins que la parole sainte
Pour la dernière fois descende sur d'Enghien!
Il parle.... et ce Murat qui vit l'homme avec crainte,
Avec mépris voit le héros chrétien.
Retiens, lâche, retiens ton insultant blasphème!
Tu ne crois pas en un juge suprême
Témoin de tes longs attentats...
Mais tremble! la Calabre et ses rochers t'attendent,
Ses vautours naissants te demandent!...
Il est un Dieu vengeur, et tu le connaîtras.

Sur sa poitrine intrépide
Plaçant un pâle fanal
Dont la lumière homicide
Guidera le plomb fatal,
Ils reculent, et dans l'ombre
A peine une lueur sombre
Brille à leurs yeux inhumains;
Et le héros immobile
Présentait un cœur tranquille
Au fer qu'apprêtaient leurs mains.

Le chef des meurtriers à sa troupe insensible
Donna soudain l'affreux signal.
La mort, ceinte d'éclairs, avec un bruit horrible,
Passa sous ce rempart fatal.

D'Enghien était tombé!... Dormez, peuples esclaves,
Peuples dignes de vos entraves,
Qui croirez le venger par de stériles vœux!
La race des Condés pour jamais est éteinte;
Ce sang dont la patrie est teinte,
C'est le sang des héros promis à nos neveux.

Étendu palpitant sur la poudre sanglante,
Il voyait ses bourreaux, pour cacher leurs forfaits,
Ouvrir à coups pressés la tombe dévorante
Qui doit l'engloutir à jamais.
Bientôt son sang glacé dans ses veines s'arrête;
Sur une froide pierre il repose sa tête;
Luttant contre la vie, il attend le trépas.
En ce moment une ombre immense
Qui siégeait sur les tours, pareille à la vengeance,
Se lève, en agitant ses gigantesques bras.

Une auréole étincelante
Brillait sur son front couronné;
Et de son sein couvert d'une pourpre éclatante,
Flottait un long linceul aux vents abandonné.
C'était le saint Monarque..... un effrayant silence
Dans les airs étonnés annonça sa présence;
Le fer tomba des mains des bourreaux pâlissants,
Et sa voix semblable au tonnerre
Bénissait le héros renversé sur la terre
En ces formidables accents!

« Tu meurs, d'Enghien, tu meurs : ton Dieu vers lui
Quitte ce corps par la mort abattu; [t'appelle!
Lève-toi, viens renaître à la vie éternelle,
Viens voir où le bonheur attendait ta vertu.
L'Éternel a permis ton glorieux supplice:
Car ta vaillance à sa justice

Arracherait un peuple révolté.
Mais après tes vertus, tes malheurs, ta constance,
La mort n'est qu'une récompense
Qui t'ouvre un ciel heureux dès longtemps mérité. »

Il dit, et ranimant ses forces presque éteintes,
Le héros lui sourit de son regard mourant.
Alors le vieux Monarque éleva ses mains saintes
Sur le fils des Condés à ses pieds expirant :
Il bénissait son corps privé de sépulture ;
Et le chêne sacré, poussant un long murmure,
Lui répondait du fond des bois ;
Et le ciel, et le fleuve, et les monts, et les plaines,
Et les murs sanglants de Vincennes,
De sourds gémissements accompagnaient sa voix.

Les brigands, muets d'épouvante,
En détournant les yeux saisissent le héros....
Sur sa dépouille encor vivante
J'entends tomber la terre et marcher les bourreaux !...
C'en est fait, tout à coup s'échappe de la tombe
Un cri plaintif du héros qui succombe....
Ils se regardent terrassés ;
Ils pensent voir d'Enghien qui pâle, formidable,
Se relève au milieu de leur troupe coupable,
Et les suit de ses bras glacés.

Mais alors s'élançant sur le char des orages,
Saint Louis monte dans les airs ;
Il monte, et loin encor sur le flanc des nuages,
Sa trace éclate en mille éclairs.
Pâles d'horreur, frappés des colères célestes,
Les bourreaux en tremblant quittent ces lieux funestes ;
Tout se tait dans les champs déserts ;
Et dans les cieux, troublés de leurs rires funèbres,
On entendit passer les géants des ténèbres,
Qui redescendaient aux enfers.

E. Hugo.

Stances à Thaliarque.

Laisse là les chagrins d'une vaine prudence,
Thaliarque, et n'en crois qu'à ton joyeux desir (*sic*);
Le présent est pour le plaisir,
Et l'avenir pour l'espérance..
Le présent est à toi, l'avenir est aux dieux;
Ne les outrage pas en t'affligeant d'avance;
Jouis de leurs bienfaits, crois en leur indulgence;
Et contente-toi d'être heureux.

Celui-là seul, mortels, comprend sa destinée,
Qui, tout le long du jour, assis en un festin,
Jouit gaîment de sa journée
Sans nul souci du lendemain.
Vois ce stoïcien, malheureux qu'on admire,
Il nous regarde, armé d'un œil indifférent;
Il nous insulte d'un sourire,
Et se détourne en soupirant.

Te verrons-nous toujours, avec un soin frivole,
Épargner ces trésors par ton père amassés?
Lycus, quoi! crains-tu donc qu'il ne t'en reste assez
Pour payer ta dernière obole?

Buvons, rions, chantons, soyons des fous heureux!
N'attendons pas, amis, que la pâle vieillesse
Vienne, ridant nos fronts joyeux,
Nous condamner à la sagesse.

Pour moi, toujours fidèle au doux dieu des chansons,
Je veux de la mort même égayer l'arrivée,
Et parer en riant de mes derniers festons
Sa faux sur ma tête levée.

Eugène Hugo.

Estimez-vous, Messieurs, que dans ces *Juvenilia*, il y ait eu de quoi promettre un grand poète ? L'avenir n'a pas pu le décider, car l'année 1822, où parut le premier livre des *Odes* qui est le début de la gloire de Victor Hugo, termina brusquement la carrière d'Eugène. Remarquons que les sujets traités dans ce premier livre partent de la même inspiration que l'*Ode sur la mort du duc d'Enghien : La Vendée, Les Vierges de Verdun, Quiberon, Louis XVII, Le Rétablissement de la statue de Henri IV, La Mort du duc de Berry, La Naissance du duc de Bordeaux, Le Baptême du duc de Bordeaux, Vision, Buonaparte*. Si nous avions le loisir de les comparer pour les idées et le style à l'œuvre d'Eugène, les défauts et les qualités paraîtraient à peu près les mêmes : il fallait d'ailleurs plaire au jury des Jeux Floraux : les auteurs étaient frères, royalistes, catholiques, sinon de croyance, au moins d'opinion ; longtemps ils avaient fait leurs devoirs ensemble à Madrid, à la pension Cordier, en mathématiques spéciales à Louis-le-Grand ; ce sont là encore presque de bons devoirs de rhétorique ou plutôt de seconde ; Mme Hugo, en écoutant ses fils lui lire leurs vers, pouvait s'y méprendre.

... Simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error.

On pourrait appliquer à Eugène Hugo, mot pour mot, ce que M. Fernand Gregh dit si justement de Victor dans la *Revue de Paris* du 1er mars 1902 : « *Les Odes et Ballades* (1822-1826) forment un volume assurément remarquable pour un très jeune poète. Hugo

rime fort bien, ce qui, à l'époque, n'était pas banal, et la composition de ses poèmes est habile. Technicien déjà solide, il demeure pour l'inspiration un jeune rhétoricien, un brillant élève de J.-B. Rousseau. Par moments même, ses vers semblent traduits du latin. Il y aura, d'ailleurs, toujours en Hugo un Lucain et même un Claudien latents. Ses *Odes* sont pleines de « Justes Dieux ! » de « Ciel ! où courent ces guerriers ? » de « Que vois-je ? » « Que dis-je ? » Tout le sacré délire s'y échevèle froidement.

... Le livre V des *Odes,* entièrement fait de pièces personnelles, est de beaucoup le plus faible. La vie n'a pas encore éveillé cette âme ; Hugo n'a rien à dire. » Les *Stances à Thaliarque,* n'ont-elles pas déjà quelque chose de plus subjectif, de plus *vécu*?

Plus loin, à propos des *Orientales,* M. Fernand Gregh ajoute : « A part quelques vers sur la guerre de l'indépendance grecque, ce recueil est fort vide. Il offre de temps en temps des vers admirables ; la maîtrise est presque absolue déjà dans la composition des pièces, l'ordonnance des strophes, le choix de l'épithète, dans la frappe ou le jet du vers. La rime est abondante et sonore, facile à la fois et imprévue. Mais ces beaux vers manquent d'âme. » Il y en a presque autant à dire de l'*Ode sur la mort du duc d'Enghien.*

Pour employer l'heureuse expression du jeune poète critique, chez Eugène, l'ossature classique n'aura pas le temps de disparaître, comme chez Victor, sous la chair romantique.

Leur vie commune devait se briser d'une façon tragique en 1822, par le mariage de Victor, qui amena la

crise fatale. Vous n'avez pas oublié la petite camarade d'enfance qui jouait toute la journée, à Paris, avec les deux frères, Adèle Foucher; ils la voituraient dans une vieille brouette, la balançaient sur une escarpolette, la faisaient *charganter,* comme auraient dit les grands-parents Hugo, dans la rue des Maréchaux, en leur patois lorrain. Adèle resta l'amie d'Eugène, mais devint la fiancée de Victor. « Au dîner de noce, le 12 octobre 1822, rapporte M. Edmond Biré, d'après des témoins, Eugène prononça des paroles incohérentes qui frappèrent ses voisins de table. Lorsqu'on entra chez lui, on le trouva poussant des cris forcenés et s'escrimant à grands coups de sabre contre les meubles de la chambre, illuminée comme pour une fête. Il était fou. » Faut-il croire ce qu'insinue leur ami, le comte Gaspard de Pons ?

Peut-être dédaigné par l'Amour et la Muse,
Un désespoir jaloux s'alluma dans ton cœur;
Tu haïs, malgré toi, ton rival, ton vainqueur.

N'était-ce qu'une jalousie littéraire qui attendit, pour éclater, le jour où Adèle devenait sa belle-sœur ?

Dès lors Eugène, confié à Esquirol, disparaît. Son père, d'abord séparé de sa femme, puis remarié après un mois de veuvage, essaya de le prendre à Blois pour le soigner, mais ne put pas le conserver, car le pauvre malade voulut une fois tuer sa belle-mère. Transporté à la maison de santé de Saint-Maurice, près de Charenton, ou à Charenton même, les rapports varient, il passait de crises de désespoir à des actes de folie furieuse. Il voulut lire *Hernani*, si l'on en croit l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* mais finit par refuser de voir

son frère, qui, disait-il, « était trop bien avec ses ennemis ».

L'excellent Victor Pavie, d'Angers, qui les chérissait tant, de la sincérité duquel je ne puis pas douter, car il fut des plus tendres amis de ma famille aussi, écrivait : « Eugène Hugo était doué d'un talent prodigieux, qu'une maladie du cerveau empêcha de se développer, et fut longtemps enfermé dans une maison d'aliénés ; comme on ne parlait jamais de lui, beaucoup d'amis ignoraient son existence. » Horace Raisson et Auguste Romieu, après avoir, en 1827, cité ses stances à Thaliarque, mettent en note : « Cette pièce remarquable est d'un jeune homme enlevé avant sa dix-huitième année à ses nombreux amis que son beau talent flattait des plus nobles espérances, et aux Muses que les beaux succès de M. Victor Hugo, son frère, peuvent à peine consoler. » Ils ignorent qu'Eugène avait alors vingt-sept ans, et ils ont l'air de le croire mort, quand il devait traîner sa misérable vie jusqu'en 1837 !

Ce fut seulement le 20 février 1837 qu'il mourut, soit dans l'asile même des aliénés de Charenton, soit dans une dépendance de cette maison, affectée au traitement et à la convalescence des militaires, dépendant du ministère de la guerre. Voici son acte de décès que j'ai fait copier exactement :

Département de la Seine. Mairie de Saint-Maurice.

Extrait des registres de l'État civil.

DÉCÈS, 1837.

L'an mil huit cent trente sept, le vingt et un février à quatre heures du soir, par devant nous, maire, officier de